

L'AME DE

LA FLANDRE

Que de fois j'ai songé que l'âme d'une race
Est une chose vive, étrangement tenace,
Et qui vit dans le sang des générations.
Depuis les jours lointains où les migrations
Ont amené les Francs parmi nos riches plaines,
Ils ont quitté l'abri de leurs forêts de chênes,
Ils ont perdu le goût de vivre dans les bois,
Et se sont implantés sur ce sol de leur choix :

Nomades fatigués de transhumer sans cesse,
Ils ont connu la paix, le calme et la richesse,
Bonheur et liberté, telle fut leur rançon,
Et le suc du terroir les a faits ce qu'ils sont.
Et des peuples, ainsi, que le destin disperse
Aux quatre coins de France, ont une âme diverse :
Provençaux, sous un ciel inondé de clarté,
Vivent exubérants, dilatés par l'été,
Et dans un coeur léger que le soleil enivre,
Chantent l'insouciance et le bonheur de vivre ;
Bretons, sous leur ciel gris, ont une âme de fer,
Et leur sol dur que bat incessamment la mer
A façonné leur âme opiniâtre et tenace ;
Parmi la solitude où coeur se cuirasse
Eux-mêmes se sont faits taciturnes et forts,
Et comme en des goulets où s'abritent leurs ports,
Il faut, pour pénétrer leur conscience abstraite,
En connaître la passe et la ligne secrète ;
Basques et Béarnais, Franc-Comtois, Aquitains,
Tous divers, descendant des ancêtres lointains,
Ont marqué là la fin d'exodes millénaires ;
Et le peuple Flamand, fils des Francs téméraires
A trouvé dans l'humus qui cernait les marais,
Et dans la brume errant en effluves discrets,
Le suc essentiel que voulait sa nature.
La douceur du ciel gris où percent d'aventure
Les rayons affaiblis d'un soleil tempéré,
A fait son esprit calme et bien équilibré ;
La richesse du sol d'où ne naît l'abondance
Qu'au prix de longs efforts et de persévérance,
L'a rendu travailleur, tenace et résistant ;
Les cours d'eau qui s'en vont paisiblement, portant

Leurs eaux jusqu'à la mer, sans ressaut ni cascade,
Ont réglé son humeur égale et sans saccade ;
Chez lui, point de beautés ni sites merveilleux,
Ni fastueux décors pour captiver les yeux,
Aussi vit-il chez lui ses instants de détente,
Et sa maison n'est point une incertaine tente
Qu'on plante et qu'on déplace au caprice d'un jour :
A bâtir son foyer il met tout son amour,
Car ce sera pour lui comme un vrai sanctuaire
Où ses jours couleront cachés dans le mystère,
Et qu'il saura peupler de nombreux enfants blonds
Dont les yeux bleus rieurs ont des regards profonds ;
Et la douceur de vivre en un milieu semblable
Le rend joyeux et gai, car un bonheur durable
Sans souci de l'envie ou du destin moqueur,
C'est comme du soleil qui vous luit dans le coeur.
Et j'ai souvent rêvé qu'en un colloque intime
Je parlais à l'un d'eux de ce par quoi s'exprime
Cette âme de sa race où l'on voit le Flamand
Parmi tous les Français rester si différent :



le poète

"Ami, je veux savoir quelles forces secrètes
Ont fait de vous des travailleurs et des poètes,
Pourquoi si conscients de la réalité,
Vous vivez au dessus de notre humanité,
Aux confins éthérés où se forme le rêve.
Votre labeur constant ne connaît point de trêve,
Et la vie en travail bat ses pulsations
Au rythme de l'usine en trépidations,
Et pourtant vos esprits fuyant le terre à terre
Montent comme affranchis de la lourde matière.

l'homme des Flandres

Sans doute, tu dis vrai : nous sommes ainsi faits.
Le ciel nous a dotés, parmi tant de bienfaits,
D'une faculté double au sein de l'existence,
Et jaloux de jouir de notre indépendance
Dans une liberté dont nous sentons le prix,
Nous cultivons nos corps autant que nos esprits,
Car chez nous, par un jeu d'affinité secrète,
Tout homme est travailleur, et tout homme est poète !

le poète

Dis-moi, quels sont les jeux, les arts et les travaux
Que vos traditions ont liés en faisceaux ?

l'homme des Flandres

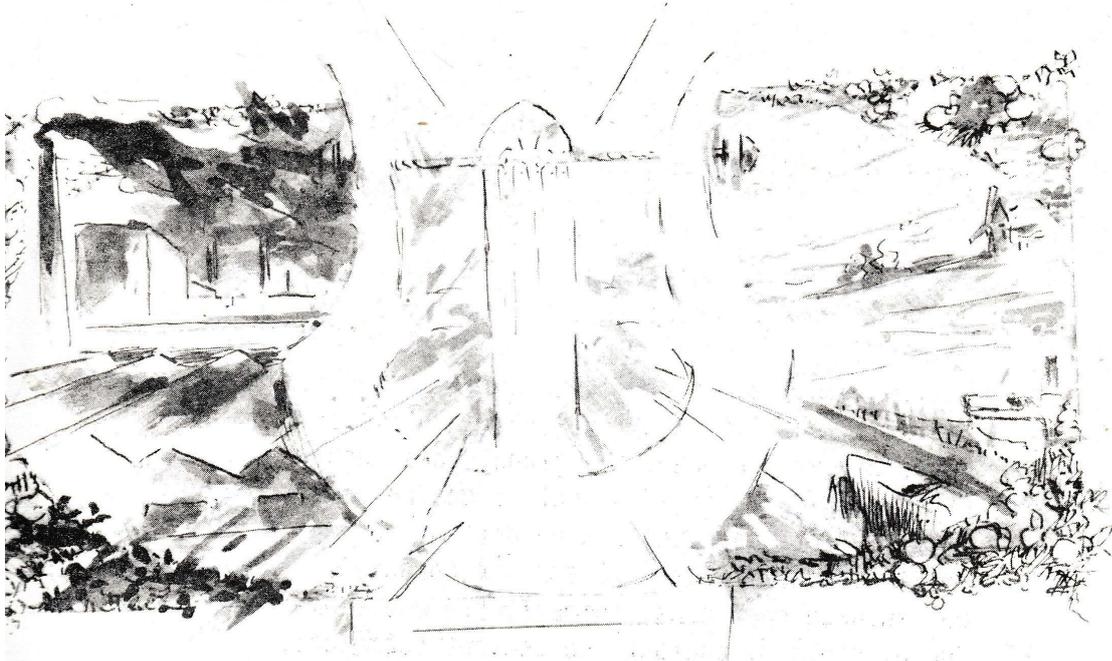
Quand les Francs, descendus de ces rives lointaines
Où le Rhin et l'Escaut jettent leurs eaux qui traînent,
Ont conquis les pays Ménapes et Morins,
Sur le sayon de poil qui leur ceignait les reins,
Ils portaient fièrement leurs armes primitives :
Des boucliers de peau, des francisques massives,
Et surtout de longs arcs dont la courbe tenait
Tout l'effort nécessaire à bander sur le trait.
Voilà pourquoi, Poète, il est une coutume
Qui surnage chez nous, comme flotte une écume
Que ni vents ni courants ne peuvent submerger,
Coutume dont souvent s'étonne l'étranger,
C'est que tous les Flamands sont, à travers les âges,
Demeurés des archers : ce sont des personnages
Qui de pères en fils se transmettent cet art
De savoir tendre un arc, et de pointer un dard.

le poète

C'est donc si loin qu'il faut rechercher l'origine
De ce goût, et le tir à l'arc prend sa racine
Parmi le sang lointain des générations ?

l'homme des Flandres

Sans doute ! Et nos jours, de telles passions



Nous tiennent dans le coeur jusqu'au fond de nos fibres.
Oh, sentir sous ses doigts, lorsque les cordes vibrent,
La flèche qui s'en va d'un vol silencieux,
Puis retombe, ayant fait un circuit gracieux
Après un temps d'arrêt au sommet de sa course !

le poète

Comme fait un jet d'eau qui retombe à sa source.

l'homme des Flandres

Il faut voir tout ce peuple, un dimanche d'été,
Taciturne, et pourtant frémissant de gaieté,
Epars dans les faubourgs grouillants, à la recherche
Des heures de repos pour le tir à la perche.
Alors, quels cris de joie annoncent les exploits,
Quand le tireur abat le "papegay" de bois :
Puis on baisse le mât, longue et pesante masse,
Pour remettre l'oiseau de nouveau sur sa place,
Tandis qu'un autre archer prépare son effort
Pour viser posément et faire mieux encor.

le poète

Il faut pour un tel jeu des gens qui se possèdent,
Des gens calmes et froids que nuls soucis n'obsèdent,
Sachant se dominer comme un coursier rétif,
Et qui ne sentent pas leurs nerfs tendus à vif.

l'homme des Flandres

Et le tir au bersault où dans l'étroit espace
Des grands volets de bois qui limitent la place,
Les flèches dans l'osier du but vont se planter

Et se fixent d'un choc en immobilité.
Et quand tous les archers ont montré leur adresse,
Le meilleur, dont la foule a noté la prouesse,
Est élu Roi de l'arc, acclamé bras levés,
Et sur un plat d'étain son nom sera gravé.
Le calme alors fait place à cette exubérance
Qui sommeillant chez nous est toujours en puissance,
Et la bière à flots coule au col des lourds pichets
Bus à Saint Sébastien protecteur des archers.

le poète

Heureux peuple, qui sait trouver une détente
Pour lui faire oublier sa vie effervescente,
Dans ce jeu palpitant qu'il tient des guerriers Francs,
Atavisme lointain d'ancêtres conquérants !

l'homme des Flandres

Il est un autre aspect de l'âme de la Flandre
Qu'un profane étranger n'a jamais pu comprendre,
C'est l'immense plaisir qui nous tient haletants
A voir battre les coqs nerveux et palpitants.

le poète

Eh quoi, vous qui passez pour sensés et paisibles,
Comment recherchez-vous ces passe-temps horribles
Où vous vous délectez à voir couler le sang ?

l'homme des Flandres

Que veux-tu, c'est encor par un instinct puissant,
Un étrange besoin venu du fond des âges,
Que nous avons gardé ces coutumes sauvages.
L'Espagne, tu le sais, suit avec passion
Les combats de taureaux parmi l'émotion
De ce duel à mort des bêtes et des hommes
Qui foncent tour à tour, piquent, taillent, assomment,
Et la foule en délire exulte et bat des mains :
Nul ne songe à trouver de tels jeux inhumains.

le poète

Sans doute, le soleil, le décor, l'atmosphère
Agissent tout ensemble, et l'horreur se tempère
Dans l'exaltation du peuple exubérant
Qui jette son insulte au picador mourant.

l'homme des Flandres

Rien de pareil chez nous ; aucune barbarie :
Un penchant naturel incite à la furie

Les coqs mis en présence, et notre seul talent
Consiste à stimuler leur instinct turbulent,
A les dresser, à les armer, à leur apprendre
A tomber en beauté, ayant su se défendre.
Viens avec moi ce soir, au fond de quelque cour
Où sur un mot de passe on entre avec détour
Dans une salle basse où la clarté fumeuse
Des quinquets suspendus, tombe en lueur douteuse.
Les hommes anxieux, dans un silence lourd
Attendent frémissants, accoudés alentour :
On vient de mettre au parc deux coqs rablés, solides,
Au plumage brillant. Vois quels mâles splendides
Ployés sur leurs jarrêts, bec à bec, l'oeil en feu !
Et soudain les voici bondissant au milieu
D'un envol turbulent de plumes arrachées :
Tous les regards tendus de ces têtes penchées
Guettent le coup subtil et rapide qui doit
Venir à bout de l'adversaire en désarroi.
Saisi de tremblement l'un des deux coqs chancelle
Aveuglé par le sang qui sur son front ruisselle,
Alors l'autre dressé, les ailes battant l'air,
Debout sur ses ergots, en un geste d'éclair
Lui plante dans le crâne une pointe acérée.
Et montant sur le corps de la bête effondrée
Il jette un cri vainqueur saisissant de fierté !

le poète

J'ai peine à supporter cette férocité.

l'homme des Flandres

La foule jusqu'alors, qui s'était contenue

Dans l'attente du sort, lâche sans retenue
Tout son enthousiasme, et dans l'air enfumé
Les cris et les jurons fusent pour acclamer
Le vainqueur qui reçoit un éloge unanime,
Ou bien pour accabler d'injures la victime,
Tandis que les paris sont réglés sur l'instant.

le poète

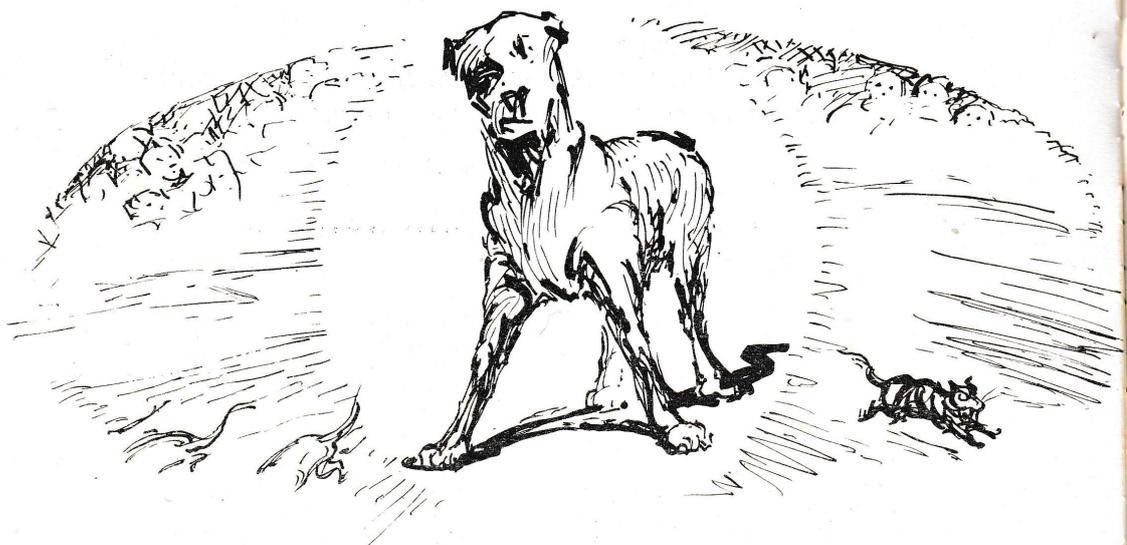
Et ceci me surprend : Ces Flamands qu'on prétend
Taciturnes et lourds, pétris de patience
Possèdent donc au coeur semblable exubérance ?

l'homme des Flandres

Sans doute ! Ils sont doués d'un pouvoir merveilleux :
Toujours maîtres d'eux-mêmes ils sont gais et joyeux,
Riant à grands éclats aux heures de liesse,
Mais ils savent aussi, c'est leur suprême adresse,
Contenir les élans de leurs émotions,
Et nul ne sait alors quelles sensations
Leur coeur tient en secret sous un masque impassible.

le poète

C'est une force étrange, et tout devient possible
A quiconque sur soi possède un tel pouvoir.



l'homme des Flandres

Et veux-tu maintenant que je te fasse voir
Un autre jeu brutal qui pourtant nous enchante ?
Par un travail précis d'adresse patiente,
On a dressé l'instinct des ratiers turbulents
A poursuivre sans peur les rongeurs malfaisants :
Regarde, on a lâché douze rats dans la cage,
Puis on y met le chien, qui d'un seul bond sauvage
Se jette sur les rats fuyant en tous les sens,
Et leur brise les reins entre ses crocs puissants.

le poète

Quelle célérité, quelle superbe adresse !

l'homme des Flandres

Observe : chaque fois que sa gueule s'abaisse,
Un rat gît sur le sol, étranglé d'un seul coup ;
Les derniers survivants s'échappent n'importe où
Puis aussitôt rejoints roulent dans la poussière.
Et le chien ne suspend sa lutte meurtrière
Que lorsque tous les rats gisent les reins broyés.

le poète

Pour de tels animaux il n'est point de pitié.

l'homme des Flandres

Pour en venir à bout, vingt secondes à peine
Ont suffi. Les fervents, durant toute la scène
Regardant en silence ont mesuré le temps ;
Dans leur fièvre anxieuse, ils comptaient haletants,
Et lorsque le ratier secouant sa mâchoire

D'un aboiement sonore a marqué sa victoire,
Les cris d'enthousiasme ont jailli de partout.
On clame, on bat des mains, on s'agite debout,
Et parmi ce tumulte on paie au partenaire
Sans fraude ni dépit, les enjeux de l'enchère.

le poète

La maîtrise sur soi tenue à volonté,
La détente bruyante et puis la loyauté,
C'est le fond surprenant de l'âme de la Flandre,
Et nul ne la connaît s'il ne peut le comprendre.



l'homme des Flandres

Mais nos jeux ne sont pas tous aussi turbulents.
Les Flamands sont aussi gens paisibles et lents
Qui souvent, le Dimanche, aiment lancer les boules.
Il faut voir comme on suit les disques plats qui roulent
Et vont en zigzaguant tomber au bon endroit :
Le calcul est subtil et le geste est adroit
Pour couvrir savamment l'aire de la bourloire
Sur le sol incurvé, de fine cendre noire.
Parfois même, voici les bourleux installés
Sur le bord de la route, et là le long des blés
Balancés par le vent, ils aiment se poursuivre
Du lourd palet de buis couvert de clous de cuivre.
On mesure le coup, tantôt long, tantôt court,
Et les fins connaisseurs tous massés à l'entour
Discutent à mi-voix ou la force ou l'adresse
Du coup final par quoi l'on gagne de justesse.
Peu de bruit : c'est le jeu des jours chauds de l'été
Où l'on se met à l'aise avec tranquillité,
Et qu'on joue en fumant la pipe en terre blanche,
Cependant que la soif, entre les coups s'étanche
Avec de bonne bière avalée à longs traits.

le poète

Ah, dans un tel décor, je comprends ces attraits,
Le calme et le repos parmi l'insouciance,
De la mesure en tout, et point d'extravagance !

l'homme des Flandres

Si tu voyais comment le peuple des cités,
Après s'être affranchi des soucis rejetés,
Avide de quitter les cours et les ruelles,
S'en vient vers les faubourgs goûter sous les tonnelles
La paisible douceur d'un repos bien compris
Où le corps s'abandonne autant que les esprits.
Une foule empressée accourt vers les guinguettes,
Et là sous la verdure, en des plaisirs honnêtes,
On devise parmi les rires et chansons.
La vie en la cité a de dures rançons,
Et si l'on ne pouvait s'échapper de la sorte,
Et vers un tel répit franchir ainsi la porte,
L'esclavage serait la loi du citadin.

le poète

Je comprends sans effort que la foule ayant faim
D'air pur et d'idéal, de paix et de verdure,
On ne peut la priver de cette nourriture.

l'homme des Flandres

On apporte la bière en des cruches de grès
D'où la mousse déborde en des flocons dorés,
La belle bière blonde où le houblon de Flandre
A mis cette amertume où l'on se laisse prendre,
Et qui fait pétiller une saine gaieté.
Et parfois bien avant dans les longs soirs d'été,
Parmi les lampions épars sous le feuillage,
L'accordéon berceur emporte en un voyage,
Une envolée au loin qui peut la soulager,
Cette foule attendrie à ce rythme léger.



le poète

D'autres plaisirs sans doute encor chez vous subsistent,
Moins calmes, si j'en crois les toiles réalistes
Des vieux maîtres Flamands, Van Ost, Jordaens, Téniers,
Car auprès de tableaux d'intérieurs familiers,
Ils nous ont retracé des scènes de kermesse
Au décor populaire, où le peuple en liesse,
La face rubiconde, avec les yeux brillants,
Sur les lèvres, des mots que l'on sent grasseyants,
Et le verre à la main, s'attarde en beuverie.

l'homme des Flandres

Tu dis vrai : allégés de toute pruderie,
On voit parfois nos gens quelque peu débridés
Secouer les fardeaux dont ils sont excédés,
Et la ducasse veut la gaîté plus bruyante.
Regarde s'agiter cette ronde brillante
Des manèges tournant dans le scintillement
D'un faisceau de lumière, où chaque mouvement
Revêt de feux follets toutes les fioritures,
Miroirs et cabochons, et cristaux et dorures.
Les filles sans souci sont aux bras des garçons
Les yeux illuminés de regards polissons ;
On chante, on braille, on rit à gorge déployée,
Et tout cela se mêle à la voix éraillée
De l'orgue nasillard dans la ronde emporté,
Qui s'enfle ou diminue en changeant de côté.
La jeunesse se grise à ce décor factice,
Aux mille bruits divers parmi le soir complice :
Appels et boniments clamés sur les tréteaux,
Longs sifflets qu'on dirait sirènes de bateaux,

Hurlements résignés de fauves dans leur cage,
Cris peureux des enfants effrayés du tapage,
Et pétards éclatant soudain on ne sait où.
Pour la foule, vois-tu, le bonheur c'est beaucoup
De vivre le présent avec insouciance,
Et l'on ne saurait point blâmer l'exubérance
Qui détend la contrainte après l'effort du jour :
Le labeur de demain leur semblera moins lourd.

le poète

Depuis le vieux Breughel, Frans Hals et Van Ostade,
Ces gestes sont restés figés au même stade :
L'univers a tourné, les moeurs ont pu changer,
Mais le peuple Flamand demeurant étranger
A ce courant fatal des évolutions,
A gardé le trésor de ses traditions
Dont la perte contient Dieu sait quelle amertume !

L'homme des Flandres

Sais-tu que nous avons encor une coutume
Qui remonte bien loin mais qui survit toujours,
C'est celle des Géants qu'on sort dans les grands jours,
Les mannequins d'osier habillés en parade
Passent dans nos cités parmi la mascarade,
Et vont se dandinant au rythme des porteurs,
Entourés d'un essaim de danseurs et chanteurs.
Ce spectacle est vraiment la fête populaire,
On y vient de partout, et chacun considère
Que c'est pour cette foule un rite consacré,
Et rien, dans ces moments, ne peut la modérer.
Ces géants fabuleux viennent de la légende,
Plus ils sont renommés et plus leur taille est grande :
C'est Reuze dont le front atteint presque les toits,
Qui parcourt dans Cassel des carrefours étroits
Aux acclamations des passants en délire ;
C'est Gayant qu'à Douai, comme dans son empire,
On promène debout dominant les maisons ;
Point de mesure entre eux, ni de comparaisons,
Nul non plus ne saurait dire leur origine ;
Ailleurs c'est Gédéon, autre part c'est Rosine,
Et Lille a deux géants d'égale qualité,
Les lointains fondateurs, dit-on, de la cité,
Lyderic et Phinaert farouches adversaires
Descendus tout armés des récits légendaires.
Phinaert c'est le bandit qui la hache à la main
Pillait les voyageurs passant sur son chemin,
Et Lydéric, faucon au poing, prêt pour la chasse,
C'est le bon gouverneur, précurseur de la race,
Premier Comte de Flandre et Forestier du Roi.

le poète

Oh, comme en t'écouter j'aime trouver en toi
Cet amour du terroir qui circule en tes veines,
Enthousiasme et foi, ces vertus qui s'enchaînent
Dans un fonds de simplicité et de naïveté !



l'homme des Flandres

En m'écoutant, tu pourrais croire, en vérité,
Que dans la Flandre il n'est que des réjouissances,
Plaisirs de bonne humeur, bonne chère et bombances :
La Flandre est au contraire un temple du travail.
Regarde par ici tout ce sombre attirail
Qui borne l'horizon : des chevalets de mines,
Des noirs terris, des hauts fourneaux, des toits d'usines,
Et de longs rails d'acier qui luisent au soleil
Comme pour souligner ce sinistre appareil,
Puis, dominant le tout, d'immenses cheminées
Dont la fumée inscrit au ciel nos destinées
En panaches de suie inclinés par le vent.
C'est là que chaque jour les hommes vont, bravant
La poussière, le bruit, la chaleur, la fatigue.
De ces forces, chacun est largement prodigue,
Les muscles sont bandés, les cerveaux sont tendus,
Et le faisceau puissant de ces labeurs ardu
A rendu notre Flandre immensément prospère.
Cette loi du travail est une loi sévère,
Mais nous la possédons nous-mêmes dans le sang,
N'ignorant pas combien c'est un levin puissant.

le poète

Quelle belle façon, quel exemple splendide !

l'homme des Flandres

Et depuis le fileur dont le métier renvide,
Depuis le forgeron qui martèle l'acier,
Le fondeur qui soutient la chaleur du brasier,
Le mineur dont le pic taille au coeur de la veine,

Ou bien le tisserand qui croise trame et chaîne,
Jusqu'au calculateur qui le front dans les mains,
Asservit toute chose à ses calculs humains,
Jusqu'au chercheur fécond ruminant sa pensée,
Obsédé nuit et jour par l'oeuvre commencée,
Jusqu'au poète aussi, travaillé par l'Esprit,
Et frémissant devant la page qu'il écrit,
Tous ceux-là, sois en sûr, ont pleine conscience
De travailler pour la grandeur et l'opulence
De la Flandre natale, et la prospérité
Nait d'un pareil vouloir dur, farouche, entêté.

le poète

Ainsi, pour exalter leur petite patrie,
Tous ces hommes de coeur ont mis leur industrie,
Toute leur volonté, leurs bras ou leur cerveau,
Intimement liés en immense faisceau,
Et c'est cela qui fait la force de la Flandre !

l'homme des Flandres

Oui certes, sache-le, car on peut se méprendre :
Sous l'appareil divers d'un immense attirail,
Ecoute bourdonner notre peuple au travail,
S'arc-boutant pour bander ses forces obstinées,
Et c'est son coeur qui bat au pied des cheminées.
Souviens-t'en, notre race a pour toute fierté,
De savoir du travail dégager la beauté ;
La Flandre est à la fois rêveuse et réaliste,
Et chez nous l'industrie est une oeuvre d'artiste.

le poète

Et cela me surprend, cette dualité

Du rêve entretenu parmi l'activité,
C'est chose merveilleuse, étrangement nouvelle :
Du fond de vos labours, bondissant d'un coup d'aile
Vous guidez à la fois vos mains et vos esprits,
Courbant à volonté, fermement et sans cris,
Vos puissances du moi, facultés souveraines,
Comme un coureur penché qui retient de ses rênes
Les coursiers haletants, frémissant sous sa main,
Pour guider leur ardeur au fil du droit chemin.



l'homme des Flandres

Mais il n'est pas, d'ailleurs, que des travaux pénibles,
Il en est de légers, délicats et paisibles :
Allons ensemble voir ouvrir les dentellières
Assises tout le jour aux portes des chaumières,
Caressant les carreaux ou tournant les rouets,
Pour tisser la dentelle entre leurs doigts fluets ;
Vois les fuseaux de buis s'entrecroiser sans cesse,
Et le gai cliquetis, durant ce jeu d'adresse
Des bobineaux polis à force de servir,
Ronronne sa chanson monotone à ravir.

le poète

Fusez ! Fusez, fuseaux, aux doigts fôtés des fées,
Engendrez à plaisir guirlandes étoffées,
Galopez en nouant vos brins de fils ténus,
Arabesques de rêve aux dessins ingénus !

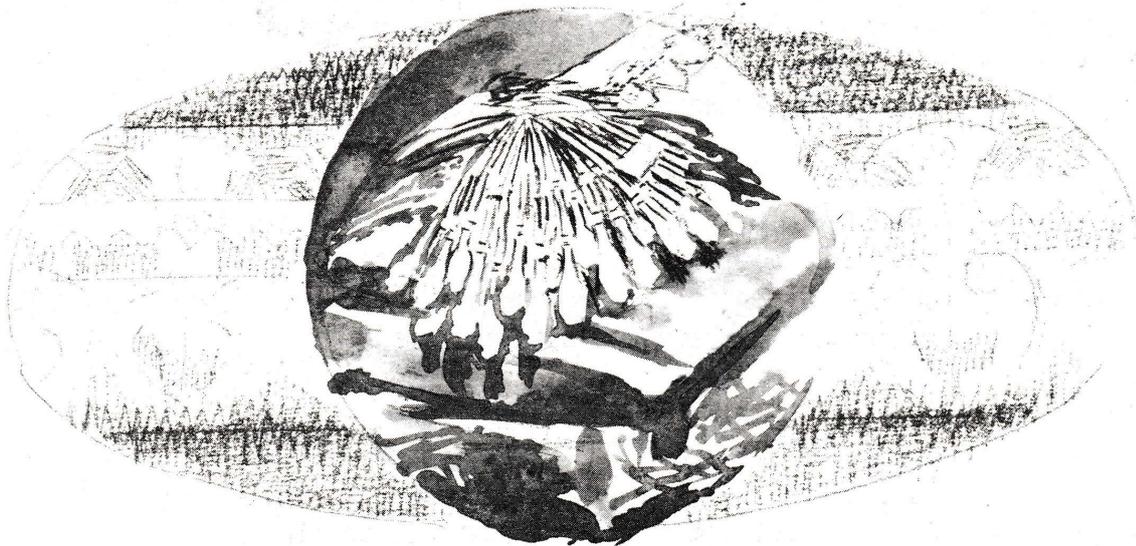
l'homme des Flandres

Dentellières de Gand, de Bailleul ou de Lille,
Valenciennes, Cassel, combien la course agile
De vos doigts, maniant le léger fil de lin
Pour le croiser et le nouer brin après brin,
A-t-elle composé d'étonnantes merveilles !
Ces bandes que tu vois, emplissant des corbeilles,
Ont exigé des mois et quelquefois des ans ;
Mais tout en conversant, ces travaux sont plaisants,
Car c'est de la beauté par quoi l'âme s'élève.

le poète

A palper ce tissu vapoureux comme un rêve

Et léger comme un souffle, on sent que c'est de l'art :
Nul satin chatoyant, nul velours, nul brocart,
Ne requiert de l'artiste une pareille adresse,
Un doigté qui soit doux autant qu'une caresse.



l'homme des Flandres

L'art chez nous, tu le sais, n'est pas né d'aujourd'hui,
Voici longtemps qu'il nous possède et nous conduit,
Et la place qu'il tient dans notre vie est grande.
Souviens-toi seulement de l'Ecole Flamande,
Quand nos peintres connus dans l'univers entier,
Dans le rayonnement qui les faisait briller,
Etaient sollicités par les Papes de Rome,
Et leurs oeuvres donnaient la mesure de l'homme,
De Van Eyck à Rubens, de Memling à Van Dyck.
Ils ont jeté le beau à travers le public
Ainsi qu'un laboureur sème de bonnes graines,
Et l'instinct artistique est entré dans nos veines,
A tel point que le peuple entouré de beauté
S'en est tout imprégné, et par hérédité
L'a transmise à ses fils qui n'ont pu s'y soustraire.

le poète

Quoi d'étonnant dès lors qu'une telle atmosphère
Ait façonné vos sens et vos coeurs tels qu'ils sont :
Le synchronisme veut qu'on vibre à l'unisson
Du décor dans lequel se passe l'existence,
Mais c'est une oeuvre aussi de longue patience.
Il faut pour réussir, un peuple tel que vous,
Calme, silencieux, observateur et doux,
Et le grain a germé, qui fut jeté naguère,
Parce qu'il est tombé sur de la bonne terre.

l'homme des Flandres

T'ai-je point déjà dit qu'il faut savoir nourrir
Tant l'esprit que le corps, sous peine d'en mourir ?

Et d'ailleurs il n'est point que la seule peinture,
Tu vois aussi fleurir et musique et sculpture,
Repousseurs de métal, ciseleurs de bijoux,
Artisans sachant faire une oeuvre sans défauts.
N'avons-nous pas bâti dans le moindre village,
Avec des procédés recueillis d'un autre âge,
Nos églises de brique au paisible contour,
Belles "Hallekerkens" sous leurs clochers à jour,
Steenwerck et Meteren, Caestre, Wormhout, Hondskoote.
Avec l'odeur d'encens, parmi les nefs il flotte
Un parfum d'oraison et de recueillement,
Et dans le demi-jour qui tombe doucement
Des vitraux irisés, sous la voute gothique
S'épand calme et sans bruit, une ferveur mystique :
Il faut avoir prié dans la douceur du soir
Au pied de nos autels de Flandre, pour savoir
Combien ces bâtisseurs étaient idéalistes,
Et sentir en priant, à quel point nos artistes
Avec amour ont ciselé des encensoirs,
Ou serti de bijoux aux flancs des ostensoirs.

le poète

J'aime votre ferveur et votre foi robuste,
Et si l'oeuvre des mains dépeint l'homme, il est juste
Que parmi ces travaux de métal ou de grès,
Ou bien de belle brique, on retrouve les traits
Des éléments premiers du fond de votre race.

l'homme des Flandres

Mais trop souvent, ainsi qu'un ouragan qui passe,
La guerre a ravagé la Flandre sans pitié,

La guerre qui ne sait que détruire et broyer !

le poète

Las ! "Martis arena" ! Les hommes en folie
Ne se possèdent plus quand l'enfer les délie !

l'homme des Flandres

Te parlerai-je aussi des anciens haut-lissiers
Composant jour par jour pour les décors princiers,
De splendides panneaux tissés en haute laine,
Tels ces fiers artisans experts en trame et chaîne,
Jaspari Van Caeneghem ou Guillaume Werniers,
Qui sur de vieux cartons de Van Oost ou Téniers
Ont fait vivre à nouveau des scènes de liesse,
Patineurs ou fumeurs, cabarets ou kermesses ?
Ils savaient allier le ton et la couleur
Et donner au dessin la vie et la chaleur,
Et les palais royaux suspendaient ces tentures
Sur des lambris de marbre enrichis de dorures,
Afin de reposer la vue et les esprit
Par la saveur et la douceur des coloris,
Et par l'intimité des scènes familières.

le poète

Heureux peuple ayant su de toutes les matières
Faire naître pour l'art des oeuvres de splendeur !

l'homme des Flandres

Nous ne laisserons pas déchoir tant de grandeur
Qui vient de nos aïeux et qui doit nous survivre,
Car nos enfants nombreux savent qu'il faut poursuivre
Ce rêve d'idéal et de mâle beauté,
Dont la poursuite mène à l'immortalité.
Un peuple se refait par sa seule jeunesse,
Et nos enfants, vois-tu, sont toute une richesse :
Ils sont le blé qui lève et l'espoir de demain,
Ils prendront le flambeau tombé de notre main,
Et l'on verra partir pour de fières conquêtes
Des peintres, des sculpteurs, des graveurs, des poètes,
Sortis des rangs serrés que la Flandre a nourris.
Ainsi que notre sol tend ses épis mûris
Vers le soleil d'été parmi la plaine blonde,
C'est toute une moisson que la race féconde
Elève vers le ciel en un geste sacré.
La richesse de vie où tout est mesuré,
Jaillit partout chez nous, et de cette abondance
Tu peux voir le dessin parmi l'exubérance
Des toiles de Rubens : quel aspect plantureux
Ont les corps aux tons chauds ! Vois ces flancs généreux,
Vois ces muscles saillants, ces mamelles puissantes,
Admirable symbole où les chairs florissantes
Décrivent la vigueur et la prospérité
De ce peuple marqué pour la fécondité.

le poète

O précieuse Flandre, ô réserve de vie
Où la famille croît au dessus de l'envie,
Calmement insensible aux sarcasmes des sots !

Combien l'adversité vous a livré d'assauts
Au long de votre histoire aux pages tourmentées,
Mais redoublant d'efforts sur les rudes montées,
Vous n'en êtes jamais demeurés accablés.
Oh ! Ces foyers bénis, peuplés et surpeuplés
Où déborde la vie abondante et sereine !

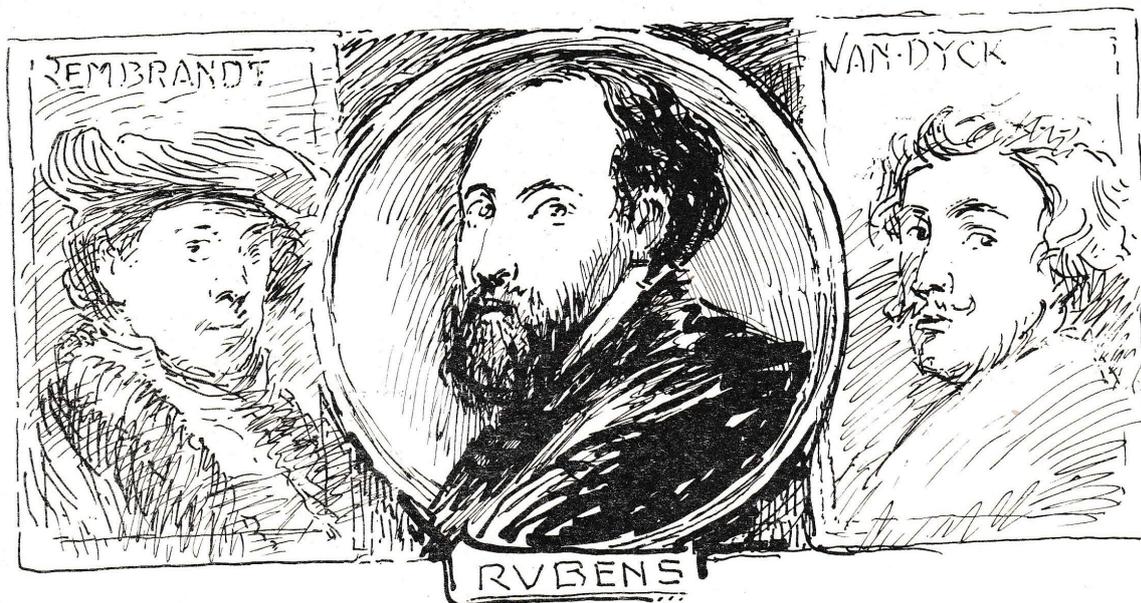
l'homme des Flandres

Nous n'avons jamais craint la mesure trop pleine,
Parce que nous disons : La vie est un bienfait,
Et quoi que nous pensions, Dieu fait bien ce qu'il fait !
Parce que tant et tant de femmes inutiles
Ont mis tout leur orgueil à demeurer stériles,
La France, tu le sais, aurait bien pu périr,
Mais la Flandre n'a pas voulu laisser tarir
La source du bonheur, et de ses bras déborde
Cette moisson d'amour que le ciel nous accorde !
Voilà, Poète ami, voilà quels sont les traits
Qui composent notre âme, et se cachent discrets
Sous la démarche lourde et le masque impassible
Des hommes de chez nous, à qui tout est possible.
Ce calme est notre force : on nous croit des gens froids,
Mais l'eau des "watergangs" s'agite quelquefois,
Et l'on voit se troubler sa surface sereine
Lorsque le vent du Nord souffle à travers la plaine :
Ainsi sont nos Flamands, placides, mais pourtant
Riches d'émotions, et vibrant sur l'instant
Dés qu'on touche en leur coeur une corde sensible.

le poète

Tu m'as fait voir, ami, cette chose invisible,

Le tréfonds merveilleux de sensibilité
Où l'on sent sous sa main la Flandre palpiter.
Je comprends maintenant que l'âme de ta race
Décidée, énergique, infiniment tenace,
Vivra parmi les tiens jusqu'à la fin des temps.
Trop d'hommes sont, hélas, futiles, inconstants,
Ne les imitez point, restez ce que vous êtes,
Et fiers de votre effort vers des tâches parfaites.
Il vous est réservé des destins souriants,
Marchez vers l'avenir joyeux et confiants :
Dans un monde insensé dont les rouages grincent,
La France renaîtra du fond de ses Provinces,
Et ce réveil, par vos exemples bienfaisants,
Vous en aurez été les meilleurs artisans.



ILLUSTRATIONS

- 11 Dessin de René Sansen
14 Extrait des chroniques de Flandre
16 - 30 - 38 Cartes postales

BOIS GRAVES DE JOSEPH DEZITTER

- 39 Canal de Bourbourg à Coppenaxfort
41 Pont des Soupirs à Bourbourg
44 La Basse-Colme près de Warhem
46 La Colme près de Lynck
48 Le canal des Moères
51 L'Aa à Saint-Georges
54 Canal de Dunkerque à Bergues
56 Pont du Guindal
59 Quais et pont Saint-Jean à Bergues
61 Dunkerque, vue de la Basse-Ville
64 Bourbourg, vue du Canal
67 Canal de Furnes et moulins de Ghyvelde
69 Pont de Saint-Folquin sur l'Aa
72 La Colme au bac de Millam
75 Ecluses de Wattendam
78 Pont sur le nouveau canal à Looberghe
85 Moulin de l'Hey à Bambecque
86 Moulin de Coudekerque
87 Moulins de Ghyvelde

DESSINS DE A. DURY

- 113 Les migrations
116 Le Travail - Le tir à l'arc
122 Les Coqueleux - Les Ratiers
124 Les bourleux
127 Les guinguettes - La kermesse
131 Les géants
134 Les forgerons
136 La dentellière
142 Peintres

TABLE DES MATIERES

5	- Le Poète et la Cité
39	- La Bélandre qui passe
85	- Les Ailes qui virent
111	- L'Ame de la Flandre

"Les Ailes qui virent" et "la Bélandre qui passe" ont été édités, la première fois, chez Emile Raoust à Lille, en 1946.

"Le Poète et la Cité" ainsi que "l'Ame de la Flandre" sont inédits.

Les quatre poèmes regroupés sous le titre "Hymne à la Flandre" répond au désir de Mr Pierre Valdelièvre.